



## Perspectives chinoises

2016/1 | 2016

Document : La réforme avortée de Deng Xiaoping en 1975-1976

---

### Lucien Bianco, *La Récidive. Révolution russe et révolution chinoise*

Paris, Gallimard, Bibliothèque des Histoires, 2014, 528 p.

Marie-Claire Bergère

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/7324>

ISSN : 1996-4609

#### Éditeur

Centre d'étude français sur la Chine contemporaine

#### Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 2016

Pagination : 68-69

ISBN : 979-10-91019-18-7

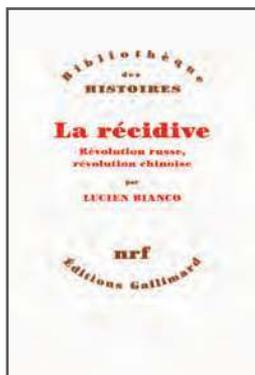
ISSN : 1021-9013

#### Référence électronique

Marie-Claire Bergère, « Lucien Bianco, *La Récidive. Révolution russe et révolution chinoise* », *Perspectives chinoises* [En ligne], 2016/1 | 2016, mis en ligne le 15 mars 2016, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/7324>

---

# Comptes-rendus de lecture



**Lucien Bianco,**  
**La Récidive. Révolution russe  
et révolution chinoise,**  
Paris, Gallimard, Bibliothèque  
des Histoires, 2014, 528 p.

## MARIE-CLAIRE BERGÈRE

Cet ouvrage étudie et compare les révolutions russe et chinoise, révolutions décalées dans le temps, le triomphe du stalinisme (1917-1953) précédant d'une trentaine d'années celui du maoïsme (1949-1976) et lui frayant la voie. Pour mener à bien cette comparaison, Lucien Bianco a eu l'honnêteté et le courage d'acquiescer des compétences qui font désormais de lui un spécialiste de la Russie soviétique au même titre que de la Chine communiste. Sa démarche a été servie par les progrès récents qu'ont apportés à l'historiographie l'ouverture des archives soviétiques et la multiplication des témoignages et mémoires publiés en Chine.

C'est donc une double et vaste fresque que nous présente ce livre. Intitulé « Retard », le premier chapitre traite de la disparité des situations initiales caractérisées par le retard économique et l'altérité par rapport à l'Occident – l'un et l'autre plus prononcés en Chine qu'en Russie –, par le nationalisme prédominant en Chine alors qu'en Russie on se préoccupe davantage du problème social et qu'on rêve de projet universel et d'humanité nouvelle, et enfin par le rôle déterminant de la guerre étrangère dans le succès des prises de pouvoir (premier conflit mondial en Russie et invasion japonaise de 1937 en Chine). La comparaison serrée se poursuit thème par thème, en une synthèse pleine de pénétration et de virtuosité.

Le chapitre suivant décrit le « Rattrapage », avant tout économique, auquel les deux régimes révolutionnaires s'attellent en priorité, avec plus de succès, sinon moins de souffrance, en Russie qu'en Chine.

Le chapitre 3, consacré au « Politique », dégage la parenté essentielle, « découlant d'une matrice commune léninienne » (p. 86), qui existe entre les deux systèmes et leurs structures organisationnelles, même et surtout à partir du moment où en 1956-1957 Mao Zedong commence à critiquer le modèle soviétique et à mettre en avant « une voie chinoise ». L'auteur montre, en effet, comment Mao ne fait que poursuivre « le mode stalinien d'application du léninisme » (p. 90), et exagérer ses pratiques. Sa politique se résume alors à celle de l'autocrate et « de ce point de vue, [il] est une parfaite réplique de Staline » (p. 102).

Les chapitres 4 et 5 intitulés respectivement « Paysans » et « Famines », sujets auxquels Lucien Bianco a consacré depuis un demi-siècle de très nombreuses recherches, constituent le cœur de l'ouvrage et sa partie la plus

originale. Aux yeux des révolutionnaires russes, les moujiks ne sont que des barbares arriérés et la question paysanne est pour eux « la question maudite » (p. 121). Au « partage noir » (spontané) des terres en 1917 succède « la bataille du blé entre pouvoir et paysans » (p. 127). Lancée en 1921, la Nouvelle Politique Économique (NEP) libéralise la commercialisation des récoltes. Huit ans plus tard, le « Grand Tournant » donne le signal de la collectivisation forcée des terres et de la dékoulakisation, politique qui prélude à la grande Famine de 1932-1933 et conduit par la suite à la stagnation de la production agricole et à la mise à l'écart d'une paysannerie sacrifiée sur l'autel de l'industrialisation et de l'urbanisation.

En dépit de la proximité plus grande que les dirigeants chinois entretiennent avec le monde rural, leur politique agraire est aussi préjudiciable pour les paysans que celle de leurs prédécesseurs soviétiques. Au lendemain de 1949, le Parti a confisqué les terres des paysans riches, mais deux ou trois ans plus tard il s'est engagé sur la voie balisée par les Soviétiques, celle de la collectivisation forcée. En Chine, comme en URSS, priorité a été donnée au développement industriel, financé par le surplus agricole, au détriment des paysans transformés en véritables « forçats de l'accumulation primitive » (p. 163). Symbole et manifestation par excellence de la voie chinoise, le Grand Bond en avant n'est qu'une politique de collectivisation portée à son paroxysme. La rhétorique utopiste dont Mao Zedong l'entoure ne fait que retarder la prise en compte des résultats catastrophiques de cette politique.

Le chapitre 5 nous présente une étude comparée des deux grandes famines provoquées par la politique agraire des partis révolutionnaires au pouvoir. Celle qui sévit en Russie de 1931 à 1933 fait six à sept millions de morts, celle qui accompagne et suit le Grand Bond en avant en fait 20 à 40 millions. Tout en établissant le rôle des facteurs structurels – vulnérabilité des deux agricultures aux fluctuations météorologiques, difficulté de gestion de la transition démographique –, Lucien Bianco met en lumière la responsabilité personnelle d'un Staline décidé à profiter de la guerre qu'il lance contre la paysannerie pour se débarrasser de toute opposition ou d'un Mao Zedong, emporté par ses utopies et son orgueil.

Le chapitre 6 montre que la bureaucratie et « la nouvelle classe » secrétées par l'un et l'autre régime, ont des fondements sociologiques et des comportements (privilèges et corruption) très proches. Seule diffère l'attitude des dictateurs à leur égard : d'une part une acceptation tranquille par Staline qui apprécie la loyauté, les compétences et le conservatisme social de ceux qu'il a promus et d'autre part les attaques répétées de Mao Zedong contre la nouvelle bourgeoisie dont il critique le « style de travail » mais à laquelle il s'empresse de rendre le pouvoir après la tourmente de la Révolution culturelle.

Dans le chapitre 7 consacré à la culture, l'auteur continue à recenser les ressemblances et les différences : pour les premières, progrès rapides de l'alphabetisation et règne du réalisme socialiste imposé par des « chiens de garde » prompts à manier censure et répression ; pour les secondes, réactions plus critiques en URSS des écrivains et artistes confrontés à l'oppression culturelle, opposition plus feutrée en Chine.

Vient enfin au chapitre 8 une comparaison entre le *goulag* soviétique et le *laogai* chinois. Le premier a servi de modèle et de référence au second, et

tous deux à leur manière sont également cruels et destructeurs d'humanité.

Dans le chapitre 9, un rien provocateur, Lucien Bianco abandonne la référence marxiste pour se tourner vers Plutarque et dresser un portrait des vies parallèles des deux « Monstres » : Staline et Mao. L'un et l'autre se sont moulés dans le système qui en a fait des dictateurs. Mais leur personnalité introduit des variations dans l'exercice de leur pouvoir. Staline, le réaliste, apporte une cruauté froide et méthodique à l'éradication de tous ses opposants, réels ou potentiels. Mao Zedong fait preuve d'une cruauté plus détachée. Il se montre aussi moins capable et sans doute moins désireux de mettre son pays sur la voie du développement économique, objectif initial de la révolution qu'il a conduite.

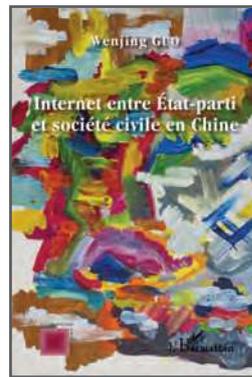
Ce n'est pas parce que Lucien Bianco refuse la prise en otage de l'histoire par l'idéologie qu'il adhère à la démarche fragmentaire, pointilliste que revêt souvent la recherche historique de nos jours. Il ose en revenir aux vastes fresques et aux grandes problématiques à propos desquelles s'étaient affrontées les générations précédentes : il y revient sans a priori théorique, armé seulement de sa connaissance approfondie des faits. Cette approche pragmatique, on pourrait la qualifier de scientifique si elle conduisait l'auteur à ne pas conclure. Or ce n'est pas le cas. Et ses conclusions en prendront plus d'un à rebrousse-poil.

Non, contrairement à ce qu'ont proclamé les partisans déçus du communisme cherchant refuge dans le maoïsme, la voie chinoise n'a rien d'original. Le régime fondé par Mao Zedong ressemble « comme un frère » au régime soviétique, même s'il ne s'agit pas de frères jumeaux (p. 119). La révolution chinoise n'est qu'une « récidive », la répétition de l'erreur et du crime que représente la révolution russe. Ni l'une ni l'autre de ces révolutions n'ont atteint leurs objectifs proclamés de justice sociale et de modernisation économique.

Ce jugement négatif choquera les nostalgiques qui n'auront à lui opposer que leur foi dans le Grand Staline et le Petit Livre rouge. Passons. Mais les historiens seront-ils d'accord ? C'est sans doute dans son dernier chapitre « Les Monstres » que Lucien Bianco s'avance le plus loin. Sa condamnation absolue de Mao Zedong ne sera peut-être pas acceptée par ceux qui pensent que l'utopie meurtrière du Grand Timonier ne représente pas seulement une manipulation, mais qu'elle reflète aussi, pour une part, un élan révolutionnaire sincère qui a entraîné des prises de conscience et des remises en question salutaires. Ceux qui veulent ainsi laisser à Mao Zedong le bénéfice d'un certain doute – l'auteur de ce compte-rendu n'en fait pas partie – auront certainement du mal à rassembler les faits susceptibles d'infirmer l'argumentation serrée de Lucien Bianco. En revanche on peut se demander s'il est légitime de conclure, comme le fait l'auteur, de l'échec de ces deux révolutions, à l'incapacité de toute révolution à remédier aux maux de notre monde. « Le réformisme », affirme-t-il, « c'est ce qu'il y a de mieux ». Soumis à un examen aussi rude que celui imposé par *La Récidive* aux révolutions russe et chinoise, le réformisme s'en tirerait-il vraiment « *magna cum laude* » ?

Ce rapide survol ne peut rendre justice à la science, à l'humanité aussi d'un ouvrage dont la lecture est facilitée par un style alerte, tout à la fois élégant et familier. Cet ouvrage, n'en doutons pas, fera date dans l'historiographie du XX<sup>e</sup> siècle et il devrait servir longtemps de référence aux spécialistes. Il devrait aussi créer un appel d'air au sein de cercles intellectuels plus larges, à la portée desquels il met de façon à la fois érudite et accessible, l'histoire de pays que la mondialisation a soudain rapprochés de nous, une histoire trop souvent prise en otage par l'idéologie ou tout simplement ignorée.

■ Marie-Claire Bergère est professeur émérite des universités à l'INALCO (bergere.feugeas@gmail.com).



**Wenjing Guo,**  
**Internet entre État-parti et**  
**société civile en Chine,**  
Paris, L'Harmattan, 2015, 329 p.

NICOLE KHOURI

Wenjing Guo appartient à la génération des jeunes Chinois dite post-80, celle-là même des jeunes internautes auxquels elle a consacré une thèse de doctorat soutenue en octobre 2014 (*Internet à Canton (Chine), Dynamiques sociales et politiques*, thèse de doctorat en socio-anthropologie, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne) et que reprend le présent ouvrage.

Ce dernier est composé de deux parties, l'une principalement consacrée à Internet en Chine (1994-2014), et l'autre à l'usage d'Internet à partir de trois études de cas observées à Canton : un groupe d'homosexuels construit autour d'une « mère modèle » qui réunit des milliers d'internautes sur son blog, un groupe d'habitants mobilisés contre la construction d'une usine d'incinération des déchets et enfin une association d'internautes défendant la langue et la culture cantonaises, patrimoine matériel et immatériel de la ville et de sa région. Entre les deux parties s'insèrent des considérations méthodologiques précieuses. Une conclusion un peu chétive de six pages clôt l'ouvrage.

La première partie est d'abord une synthèse de travaux existants et retrace l'évolution d'Internet en Chine entre 1994 et 2008, cette dernière année marquant le passage du contrôle d'un gouvernement comme unique responsable à une logique de gouvernance impliquant la responsabilisation des entrepreneurs et des internautes dans l'observance des normes édictées par l'État-Parti. Cette nouvelle gouvernance vise aussi à faire participer les cadres et les fonctionnaires du Parti qui sont invités à créer des blogs, et forger un visage bienveillant des dirigeants. Elle prend forme dans le contexte de la « société harmonieuse » avancée en 2002 et qui évolue ensuite, en 2008, vers l'élaboration d'une réforme sociale. Ainsi, à l'instar de quelques autres villes, Canton a constitué un laboratoire pionnier où la notion de *gongyi* (intérêt public, bien-être public) suppose l'engagement de gens ordinaires pour résoudre les problèmes sociaux. Mais 2008 marque aussi un tournant dans le durcissement de la censure sur Internet en raison de la divulgation des incidents et des mobilisations liées aux confrontations ethniques (Tibet, Xinjiang), émeutes de paysans ou encore révélations de scandales (« écoles en miettes de soja », lait contaminé...).

La période qui s'étend entre 2009 et 2014, synthèse personnelle de l'auteure, voit émerger l'incubateur Yi Fu, fondé en 2006, et analysé comme un cas exemplaire d'injection du marché dans le social empruntant largement aux modèles globaux de *Venture Philantropy* et de *Corporate Social Responsibility*, inaugurant une logique qui, en faisant le tri parmi les initiatives locales « à la base » (*grass root*), entraînera celles « acceptables » dans un processus d'institutionnalisation par la financiarisation et de professionnalisation par la performance. Tant les internautes que les « organisations so-